

Introduction au concept de *Scriptal*

I) Les boucles étranges

L'universitaire américain Douglas Hofstadter est surtout connu pour son ouvrage *Gödel, Escher, Bach, les brins d'une guirlande éternelle*, publié en 1979, et qui obtint le Prix Pulitzer en 1980. Ce livre, dont le titre est souvent abrégé en « GEB », a inspiré des milliers d'étudiants à se lancer dans une carrière dans les domaines de l'informatique et de l'intelligence artificielle. L'ouvrage décrit de quelle façon les réalisations du logicien Kurt Gödel, de l'artiste Maurits Cornelis Escher et du compositeur Johann Sebastian Bach en viennent à s'entrelacer du fait de l'existence d'une structure commune. Hofstadter le précise : « Je me suis rendu compte que Gödel, Escher et Bach n'étaient que des ombres projetées dans différentes directions par une essence centrale. J'ai essayé de reconstruire cet objet central ».

L'auteur y décrit une série de mécanismes d'autoréférence, c'est à dire la propriété, pour un système, de faire référence à lui-même. La référence est possible lorsqu'on est en présence de deux niveaux logiques : un niveau et un méta-niveau. Ces mécanismes sont relevés dans le domaine de la logique, particulièrement avec le théorème d'incomplétude de Kurt Gödel, dans celui de l'art avec les réalisations « en boucle » d'Escher, dans celui de la musique enfin avec les compositions « en canon » typiques de l'œuvre de Bach.

D'un point de vue lacanien, nous dirons qu'il y a là une intuition certaine, qui entraîne immédiatement la levée d'un certain nombre de concepts qui font défaut à l'auteur. L'idée d'une structure qui se décline sur différents modes ne nous est pas étrangère, de même que l'accent mis sur la preuve de l'incomplétude du symbolique (A barré dans l'enseignement de Lacan). De plus, l'agencement des brins de cette guirlande éternelle semble évoquer une surface topologique qui concerne de près la psychanalyse, celle de la bande de Möbius. Qu'il nous soit cependant permis d'opérer une substitution : nous verrions fort bien Lacan lui-même figurer dans cette liste de créateurs, à la place de Bach dont l'œuvre, géniale au demeurant, ne vient illustrer selon nous qu'une frange de la structure mise en avant par Hofstadter.

Nous aurions alors trois pôles fondamentaux dont nous allons voir qu'ils se superposent assez bien à l'articulation borroméenne. Gödel produit en effet un montage qui, en jouant sur une certaine articulation des propositions de la logique et de la théorie des nombres, débouche sur l'évidence d'un réel de type paradoxal. Escher, de son côté, en jouant sur des chaînes de motifs dans un cadre auto-référentiel ou fractal, en vient à présentifier un autre réel : celui du paradoxe de l'irreprésentable. Lacan enfin, par la mise en évidence d'une topologie propre au sujet de l'inconscient, isole l'importance de l'espace de la bande Möbius en psychanalyse, et met l'accent sur le réel comme impasse logique.

Ne congédions cependant pas trop vite Bach et ses précieux canons, qui démontrent qu'il avait en effet senti le parti à prendre de l'espace möbien en musique. Bien avant que Möbius ne découvre son célèbre ruban, J.S.Bach écrivait l'énigmatique Canon 1 à 2 de l'"Offrande musicale" sous la forme d'une seule portée dont le début est joint avec la fin après retournement¹.

¹ Cela a inspiré une jolie animation à Jos Leys, visible sur <http://www.josleys.com/>

La seule raison pour laquelle nous ne ferons pas ici plus de commentaires sur la musique de Bach, certainement au grand dam de Douglas Hofstadter, est que son œuvre, aussi géniale soit-elle, ne débouche pas sur l'évidence d'un point d'impossible ou d'incomplétude, ceci à la différence des trois autres auteurs.

Plus de vingt-cinq ans après la publication de GEB, D. Hofstadter développe dans un nouvel ouvrage, *Je suis une boucle étrange*¹, la question de la genèse du « Je ». L'auteur ne possède aucun repérage psychanalytique, et ne fait donc pas la distinction entre le sujet, le Moi et la conscience. Toutefois, on ne peut qu'être saisi par les intuitions éclairantes dont il fait preuve dès l'instant où l'on substitue le mot « sujet » à celui de « Je » dans son ouvrage.

L'auteur ouvre la réflexion en décrivant deux phénomènes courants de rétroaction, celui du feedback audio (connu comme effet Larsen) et celui du feedback vidéo. Le premier a trait à ce sifflement inaudible qui se produit lorsque le micro se trouve placé trop près des enceintes acoustiques : le son amplifié est capté par le micro et ressort encore plus fort avant d'être à nouveau capté par ce micro, ainsi de suite. A partir d'un certain moment, ce cercle vicieux donne lieu à un sifflement suraigu insupportable pour l'auditoire. L'amplification infinie qui devrait résulter du phénomène est cependant rendue impossible du fait que l'amplificateur atteint un état de saturation, une valeur limite où le son sortant a la même intensité sonore que le son entrant. Le système se stabilise autour d'une certaine fréquence de résonance du système.

Le feedback vidéo résulte du pointage de la caméra sur l'écran auquel elle est connectée. Notons que ce geste ne s'effectue pas facilement, il existe une sorte de méfiance qui nous fait craindre une détérioration du matériel. Il n'y a cependant aucun danger à explorer un feedback vidéo ordinaire dans la mesure où les caméras ne sont pas des amplificateurs de l'intensité lumineuse. Il n'existe donc pas de risque de voir des pixels de l'écran devenir de plus en plus brillants jusqu'à ce que l'écran fonde. Pour Hofstadter, une partie de l'explication tient au fait que se représenter soi-même est mal vu : « c'est bizarre, voire fatal. La crainte des boucles semble faire partie de notre humaine étoffe »².

Le dispositif permet en tout cas d'effectuer de véritables explorations d'images auto-référentes. Un couloir central apparaît généralement à l'écran, qui semble se rétrécir à l'infini. Mais d'infimes variations obtenues à partir du maniement de la caméra donnent lieu à la vision de paysages vidéo variés et surprenants. Avec certains angles de prise de vue, on obtient par exemple une spirale plate ressemblant à une galaxie munie d'un trou noir central. L'on peut aussi assister, en faisant jouer sa propre main entre caméra et écran, à des pulsations de motifs.

La richesse des motifs obtenus n'est pas sans faire penser à l'univers découvert par Mandelbrot dans les années 1970, à partir des propriétés fractales. Il s'agit là aussi de boucles rétroactives. Ainsi, la simple itération de la fonction complexe $z \rightarrow z^2 + c$, où c est une constante, donne lieu à la génération d'images spectaculaires qui présentent la particularité d'être self-similaires, c'est à dire qu'elles ont même structure quelle que soit l'échelle à laquelle on les regarde (homothétie interne)³.

Toutefois, ce que Hofstadter désigne par « boucle étrange » est autre chose que la simple boucle de rétroaction. Il s'agit plutôt d'une boucle abstraite dans laquelle, au terme

¹ Editions Dunod, 2008

² op. cit., p. 71

³ par itération, on entend le fait de faire indéfiniment entrer dans l'algorithme le résultat du calcul précédent. Nous avons donc un processus en boucle. Les images sont obtenues à partir de tous les points générés par la variation de c

d'un cheminement circulaire, on passe d'un niveau d'abstraction à un autre, donnant l'impression de grimper dans une hiérarchie. Une boucle étrange est une boucle en feedback paradoxale dans laquelle les niveaux s'entrecroisent.

Un exemple classique est la lithographie de M.C. Escher *Drawing Hands*, dans laquelle une main dessine l'autre dans un cercle infernal :

« Ici, le déplacement abstrait d'un niveau à un autre serait le saut vers le haut de dessiné à dessinant (ou, de manière équivalente, d'image à artiste), ce dernier niveau étant intuitivement « au-dessus » du premier, dans plusieurs acceptions de cette expression »¹.

La structure abstraite de *Drawing Hands* pourrait constituer un parfait exemple de boucle étrange. Pourtant, elle repose sur un trucage, et résulte d'un artifice dû au talent du dessinateur. Escher a le mérite de nous mettre sur la trace d'une structure paradoxale profonde, mais il le fait avec les moyens de la représentation picturale.

C'est du côté des mathématiques qu'il nous faut nous tourner pour isoler une boucle qui réponde parfaitement aux attentes de Hofstadter. Cette boucle, c'est celle que découvre le jeune logicien viennois Kurt Gödel en 1930, et qui lui permet de poser son théorème d'incomplétude. L'étonnant est qu'il l'a dénichée au sein de l'austère théorie des types de Bertrand Russell, censée être à l'épreuve des paradoxes.

Rappelons en quelques mots que l'entreprise russellienne consiste à se doter de règles précises pour éviter un certain nombre de paradoxes de la théorie des ensembles, du type : l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes se contient-il ou non ? La réponse à cette question est indécidable. Russell, dans son ouvrage *Principia Mathematica*, propose des règles strictes pour éviter qu'un ensemble puisse se contenir ou qu'une proposition puisse se prendre elle-même pour objet. Par ailleurs, il introduit un système formel pour raisonner sur les ensembles, un ensemble de règles précises de manipulation de symboles. Il est important de noter que chaque règle d'inférence ne se contente pas de conduire à de nouvelles formules à partir d'une ou de plusieurs antérieures : cela se fait de façon purement typographique, c'est-à-dire via des manipulations mécaniques de symboles. Mais chaque règle doit être soigneusement pesée pour qu'à partir de formules exprimant des vérités, sorte une formule qui en fasse autant.

Dès lors, on peut manipuler les symboles logiques sans se préoccuper de leur signification, tout en étant certain d'obtenir quelque chose de vrai. Russell, dans sa collaboration avec Whitehead, a donc développé le vieux rêve d'un raisonnement totalement mécanisé.

L'idée de Gödel, qui avait au départ un profond respect pour la puissance du formalisme de Russell, a été de penser que les motifs typographiques de symboles des *Principia Mathematica* pouvaient bien avoir une parfaite « image en miroir » dans le monde de la théorie des nombres. Dès lors, il s'est employé à transformer systématiquement des chaînes quelconques de symboles russelliens (correspondant à des propositions vraies ou fausses) en des entiers positifs. Réciproquement, ces entiers devaient pouvoir être « décodés » pour redonner les chaînes dont ils étaient issus. Il construit ainsi les « nombres de Gödel » à partir des nombres premiers.

La pointe du raisonnement gödélien porte bien entendu dans la coïncidence brutale entre une proposition apparemment innocente comme « une certaine formule f n'est pas prouvable dans le système » et le fait que ce soit précisément le nombre f qui la code. On a donc ici affaire à une formule contenant directement son propre nombre de Gödel. Délice de l'auto-référence. Comme le suggère Hofstadter, le système des *Principia* semble se retourner lui-même pour se contempler.

La faille que découvre Gödel, à savoir que vérité et prouvabilité sont à jamais disjoints, est à concevoir à tous les niveaux. Le fait de doper le système des *Principia* ne

¹ op. cit. , p. 130

changerait rien : les mêmes étapes du raisonnement gödélien conduiraient le nouveau système prétendument plus puissant à succomber sous les affres de l'incomplétude.

Parvenu à ce point, il nous paraît bon de relever une remarque faite par Hofstadter, en cohérence avec la thèse de son ouvrage, à savoir que les traductions les plus concises de la formule de Gödel emploient le mot « Je » (« Je ne suis pas démontrable dans le système » ou « Je ne suis pas un théorème du système ») : « Ce n'est pas un hasard. En fait, cette manière informelle, quasi détachée, d'employer le pronom de la première personne du singulier nous ramène à ce que nous avons entrevu une première fois : le lien profond entre l'austère boucle mathématique de Gödel et la notion profondément humaine de la conscience de soi ».

L'étrangeté de la boucle est due à un enroulement inattendu qui semble violer ce que nous considérons comme un ordre hiérarchique immuable. L'exploit de Gödel est en fait rendu possible par le fait que les entiers positifs constituent un mode de représentation fabuleusement riche. Ils peuvent reproduire ou imiter n'importe quelle structure. Les débuts de la science moderne coïncident d'ailleurs avec cette intuition, et il n'est pas inutile de citer à nouveau la fameuse phrase de Galilée : « Le grand livre de la nature est écrit en langage mathématique ». La mathématisation de la Nature passe par le maniement du nombre. Gödel semble par contre être le premier à s'être rendu compte que les mathématiques pouvaient également modéliser la pratique des mathématiques elle-même. En tout cas, le retournement autoréférentiel qu'il décèle au sein des Principia procède inéluctablement du profond pouvoir représentatif des nombres entiers.

Il existe donc une sorte de causalité inversée dans les boucles de ce type. Gödel n'est d'ailleurs pas le seul à avoir mis ce phénomène paradoxal en évidence. On peut considérer que Alan Turing et, plus récemment Grégory Chaitin, ont montré d'autres boucles étranges dans une nouvelle branche des mathématiques : la théorie algorithmique de l'information. Toutefois, une prise de recul permet de repérer que nous avons affaire partout au même phénomène, à savoir qu'un système consistant (suffisamment complexe) est nécessairement incomplet. Inversement, on doit pouvoir dire qu'un système véritablement complet est nécessairement inconsistant, et présente donc des contradictions (référence à Jean-Pierre Lebrun, ici).

Il existe une théorie de la genèse du sujet chez Hofstadter, qui repose sur le type de boucle que nous venons de présenter :

« Tout comme la richesse des nombres entiers donne à PM (partie algorithmique des Principia Mathematica) le pouvoir de représenter des phénomènes d'une infinie complexité, donc de se retourner sur lui-même et de s'engloutir via la construction de Gödel, notre répertoire extensible de symboles donne à notre cerveau le pouvoir de représenter des phénomènes d'une infinie complexité, donc de se retourner sur lui-même et de s'engloutir via une boucle étrange »¹.

Dès lors, le verrouillage du symbole « Je » finirait par s'installer au fil des ans dans la boucle de feedback mais, par causalité inversée, c'est le « Je » lui-même qui nous semblerait aux commandes depuis toujours. Nous partirions donc d'une simple boucle de rétroaction qui, en se complexifiant, finirait inéluctablement par entraîner une entité émergente exerçant une causalité inversée sur le monde, laquelle se verrouillerait toujours davantage.

Toutefois, Hofstadter précise aussitôt que ce « Je » est à concevoir comme une illusion formidablement efficace. Du reste, nos « Je » seraient des mirages qui se renforceraient eux-mêmes toujours plus comme sous-produits inéluctables de boucles étranges. Ce serait l'humaine condition que de croire à ce mythe, et de devoir faire avec.

Lacan pense également que le sujet est une fiction, et qu'il se déduit logiquement d'intervalles de signifiants, qu'il est un effet de discours. Cela se fait sur ce modèle de

¹ op. cit. , p. 269

proposition : « Je ne suis pas démontrable dans le système », comme s'expriment les logiciens. Nous disons plutôt : « Je est représenté par un signifiant pour un autre signifiant ».

Hofstadter a l'immense mérite de mettre l'accent sur l'autonomie du signifiant, c'est-à-dire sur l'importance des chaînes signifiantes du langage qui nous déterminent culturellement, mais aussi comme sujets individuels. Il ne cesse d'insister sur l'épaisseur du langage, d'où la production chez lui d'impressionnantes listes de signifiants dont il montre tout le poids de détermination pour le sujet.

Or, nous savons avec Lacan que le maillage des signifiants, la texture qui leur est propre, s'appuie largement sur la topologie des surfaces et des nœuds. La surface möbienne est notamment privilégiée, celle dont le parangon est la fameuse bande de Möbius.

Une question vient alors à l'esprit : pourrait-on dire que Gödel construit sa preuve à partir d'un modèle möbien ? N'y a-t-il pas continuité, dans la méthode qu'il propose, entre une face sur laquelle se trouvent les symboles logiques PM et une face sur laquelle se trouve l'articulation numérique en terme de nombres de Gödel. Il y aurait localement opposition face à face, mais continuité « horizontale » entre ces deux faces. La trouvaille de Gödel aurait alors consisté à percer, en quelque sorte, la surface pour mettre directement en contact les deux faces de la bande, d'où l'émergence du paradoxe. Le paradoxe serait alors que toute surface möbienne donne lieu à un point de l'espace véritablement impossible (le point à l'infini que représente le cœur de la surface) : c'est ce sur quoi Gödel aurait débouché avec sa méthode.

Dans ces conditions, n'y aurait-il pas lieu de différencier le cas de la simple boucle feedback, dont le support topologique serait une bande bilatère fermée sur elle-même (comme un bracelet à deux faces), de la véritable boucle étrange dont le support serait la bande unilatère de Möbius ? En effet, dans les boucles de feedback classiques (audio, vidéo, formules fractales), les données issues du système sont réintroduites dans celui-ci ; dans certains cas, cela donne lieu à des phénomènes chaotiques et à l'émergence d'une fractalité. Par contre, lorsque les données issues du système deviennent agissantes sur le système lui-même, nous sommes tout à fait dans le cadre de la boucle étrange : il y a mise en continuité d'un niveau logique avec un autre plus abstrait. La bande de Möbius rend merveilleusement compte de cela.

Que les deux faces du ruban soient en continuité l'une avec l'autre équivaut à l'aliénation fondamentale du sujet de l'inconscient et au fait que, selon Freud, l'inconscient ne connaît pas la contradiction. La bande de Möbius est représentative de la division subjective entre énoncé et énonciation. Le discours inconscient est en continuité avec le discours conscient, mais il se trouve sur une face inaccessible à un moment donné. Plus exactement pour Lacan, le sujet est à entendre comme coupure de la bande de Möbius : il s'agit d'une opération qui change irrémédiablement la topologie de la surface. Une coupure centrale sur la bande möbienne produit une bande à deux faces séparées par deux bords, mais doublement torsadée (quatre demi-torsions pour être précis).

L'opération de Gödel pourrait être de cet ordre : non pas perçage de la bande, mais plutôt coupure longitudinale qui fait émerger le paradoxe.

Cette coupure est cependant l'opération inverse de ce qu'on appelle le recollement de la bande de Möbius. En effet, en partant de notre bande bilatère à quatre demi-torsions, il est parfaitement possible de recomposer la bande möbienne par pliage de la bande et collage sur elle-même. Qu'il nous soit possible ici de suggérer qu'il y a là un modèle particulièrement adapté à servir de support, voire d'étayage, au dispositif que Gödel met en place. En effet, s'il y a équivalence entre les propositions logiques de l'arithmétique et une série de nombres, imaginons qu'elles figurent comme avers et envers de notre fameuse bande bilatère. Pour

chaque proposition sur une face, il existe un nombre décomposable sur l'autre face, juste à l'opposé.

Pratiquons maintenant un recollement de nos deux feuillets et observons ce qui se passe. Il n'existe plus qu'une face en continu, mais celle-ci comporte une partie que nous allons appeler haute et une partie basse. Sur la haute figure la règle logique, sur la basse figurent les nombres dont nous dirons qu'ils sont arguments de la règle considérée. Dans le même temps, l'envers de la règle dans la partie haute (c'est à dire ce qui se trouve derrière cette partie haute) est tenu par le nombre qui identifie de manière unique cette règle. Or, ce que Gödel découvre, presque par hasard dit-il, c'est que l'argument est égal au nombre unique qui représente la règle considérée.

Certes, pour que cette opération soit réalisable, il faut que le nombre figure deux fois dans la liste des nombres de Gödel. Mais il n'est pas nécessaire qu'ils aient la même forme : comme nous le suggère Hofstadter, l'écriture de ce nombre peut prendre une forme extrêmement synthétique. Par exemple, « L'astuce vient du fait que certains nombres énormes ont une description très brève (387 420 489 peut être décrit en seulement cinq syllabes : « neuf puissance neuf ») »¹.

Les derniers travaux de Gödel, dans sa collaboration avec Einstein à Princeton University, concernent justement la topologie de l'espace-temps : que peut signifier une ligne d'univers fermée dans l'espace-temps ? Il montre qu'une telle ligne est une trajectoire où l'on revient au point initial, c'est à dire non seulement aux coordonnées spatiales initiales, mais à la coordonnée temporelle initiale. Ce bouclage topologique n'est pas sans évoquer pour nous les monstrations lacaniennes de tracés de lignes sur la surface de supports topologiques comme le tore, la bande de Möbius ou le cross-cap. Tout ceci nous semble confirmer que le raisonnement gödelien repose sur un support möbien, et l'on voit jusqu'au bout de sa vie l'intérêt du découvreur de l'incomplétude des systèmes pour les surfaces topologiques.

Quelle que soit la pertinence du modèle que nous venons d'exposer, l'acte du sujet Gödel, qu'il se fonde d'une coupure ou d'un recollement, a en tout cas pour effet de nous révéler l'incomplétude des systèmes formels, et au-delà, du Symbolique lui-même.

Le problème de la texture du Symbolique nous ramène aux avancées topologiques de Lacan.

Pour un sujet parlant, toute tentative de collage d'un signifiant à un signifié échoue inévitablement : le mot se répète, la boucle se referme sur elle-même, mais il subsiste toujours entre les deux entités l'espace d'une bande de Möbius, c'est à dire un point d'impossible, un vide impensable. Il s'agit là d'une propriété fondamentale du langage humain dans la mesure où toute signification est marquée par le vide qu'elle enserme². L'acte de coupure sur la bande de Möbius a pour effet de décoller le signifiant du signifié, et fait apparaître la chaîne signifiante en tant qu'elle enserme un vide, celui-là même où vient se loger l'objet cause du désir pour Lacan.

Cette opération n'est en principe pas possible dans le champ de la mathématique, là où $a = a$. Mais dans ce cas, tout effet de sujet se trouve congédié : le sujet n'y est plus, d'où le drame humain qu'ont pu connaître les grands découvreurs en logique mathématique qu'ont été un Cantor ou un Gödel.

On peut donner à la bande de Möbius, dans notre espace à trois dimensions, le statut de représentant de l'irreprésentable, et la fonction sujet s'y trouve appendue. En ce sens, le « Je », au sens de Hofstadter, relève bien d'une boucle étrange. C'est encore ce que Lacan soulignera dans son modèle de coupure du cross-cap, une des variétés topologiques du plan projectif : un double tour de coupure autour d'une des deux singularités de la figure entraîne

¹ D. Hofstadter, op. cit., p. 180

² J. Granon-Laffont, *La topologie ordinaire de Jacques Lacan*, Point hors ligne, 1985, p. 36

la séparation de l'ensemble en deux morceaux, l'un étant l'équivalent d'un disque bilatère, l'autre une bande de Möbius à trois demi-tours. Le cross-cap vient là supporter ce qu'il en est du fantasme fondamental : une liaison entre l'objet a (objet-cause du désir) figuré par le disque, et le sujet figuré par la bande unilatère.

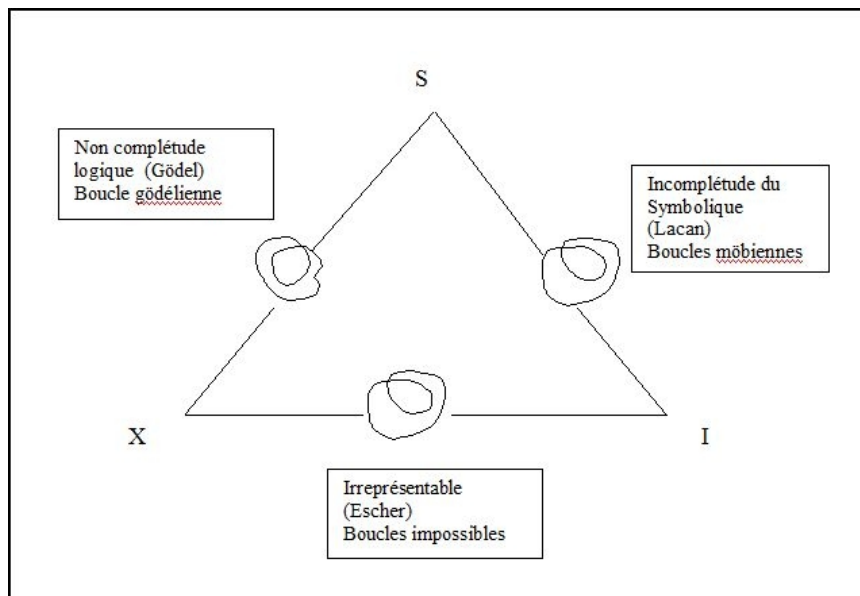
Le support möbien, qui n'est pas seulement chez Lacan un modèle mais la structure elle-même, concerne une dialectique entre signifiants et signifiés d'où le sujet se déduit. Il y a une contorsion nécessaire du langage dans la production de l'effet de sujet. L'irréductible du sujet se réalise quand le langage se réfère à lui-même.

Il existe quelque chose de cet ordre dans les tableaux et gravures de l'artiste Escher. Des chaînes de figures en viennent à se boucler sur un mode paradoxal. Il s'agit d'ailleurs souvent d'authentiques boucles étranges dans la mesure où il existe un saut de niveau d'abstraction entre les tours successifs que l'on réalise en suivant le tracé.

Les figurations de bandes möbiennes sont également nombreuses dans son œuvre.

Le paradoxe, chez Escher comme chez Gödel ou Lacan, intervient quand le retournement provoque l'évidence d'une absence de bouclage parfait : il existe toujours un faille centrale qu'il n'est pas possible de représenter (Escher), de faire entrer dans une complétude logique (Gödel) ou de symboliser (Lacan). Si on tente de colmater la faille, on tombe sur un point à l'infini qui vient signer l'échec de la tentative.

Mais notre thèse est que ces trois auteurs nous montrent le paradoxe à trois niveaux différents de la structure, même s'il existe une parfaite homologie entre ces niveaux.



Dans les trois cas, les zones de rencontre entre instances pourraient bien être structurées par l'espace de la bande de Möbius :

-pour Gödel, d'un côté se trouvent les propositions de l'arithmétique (que nous ferons relever du Symbolique) et de l'autre le chiffrage de celles-ci (relevant de l'instance X)

-pour Escher, d'un côté l'écriture de combinatoires de figures (qui relève de la même instance X) et de l'autre une analyse des configurations symétriques de l'espace (Imaginaire)

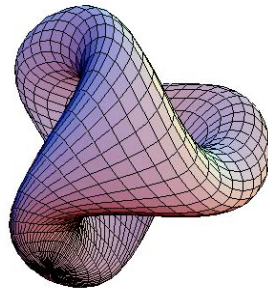
-pour Lacan enfin, d'un côté les chaînes de signifiants (Symbolique) et de l'autre les coordonnées de l'Imaginaire.

La continuité qui existe entre les deux faces de la bande est intuitivement mise en évidence par Escher dans l'idée d'un serpent qui se mord la queue. Nous pouvons y faire une lecture ponctuelle, et dans ce cas constater l'existence d'un lien synchronique entre les éléments sur avers et envers de la bande, ou y faire une lecture continue et constater le lien diachronique qui existe entre tous les éléments de la bande. Mais le paradoxe intervient quand la lecture continue débouche sur l'évidence d'un impossible bouclage, d'un incommensurable trou.

Tentons maintenant un dernier pas en tâchant de serrer le substrat topologique adéquat à l'articulation des trois ordres que nous avons dégagé dans cette thèse. Nous avons identifié trois zones-limite à substrat möbien, lieux de paradoxes quant au nouage des ordres deux à deux.

Or, il existe une structure topologique non orientable qui correspond d'assez près à ces caractéristiques. Il s'agit de la surface de Boy. Cette surface découverte par le mathématicien Werner Boy en 1902, élève de Hilbert, est une immersion du plan projectif dans notre espace à trois dimensions.

La surface de Boy peut aussi être « vue » comme une sphère dont on a recollé deux à deux les points antipodaux, ou encore un disque dont on a recollé deux à deux les points diamétralement opposés de son bord. On peut également la construire en recollant le bord d'un disque sur le bord d'un ruban de Möbius¹.



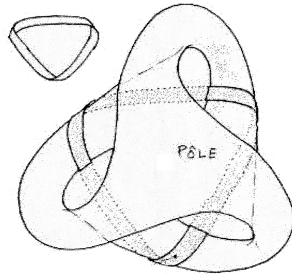
Il est important de préciser que nous ne convoquons pas cette structure topologique au hasard. Lacan lui-même s'y est intéressé, tardivement certes, mais il semble bien avoir trouvé là le support idéal pouvant rendre compte du fantasme. Le physicien Jean-Pierre Petit, en évoquant ses trois rencontres avec le maître de la rue de Lille en 1979, insiste sur le fait que Lacan cherchait une surface unilatère munie d'un seul point singulier². Petit eut l'impression que la surface de Boy, qui répondait à ces exigences, était en passe d'éclipser le cross-cap dans l'esprit de Lacan, comme support du fantasme fondamental.

C'est qu'il s'agit d'une structure munie d'un seul pôle, un point triple où trois nappes se croisent, mais qui n'a pas d'existence géométrique intrinsèque. Par ailleurs, il existe une coupure possible (au sens de Lacan) de cet objet : en effet une courbe particulière fait le tour du pôle. Pour peu que l'on donne un peu d'épaisseur à cette courbe, on observe que nous avons affaire à une bande de Möbius à trois demi-torsions. La coupure réelle à l'endroit de la courbe produit bien une séparation en deux parties de la surface de Boy : d'un côté un ruban de Möbius triplement torsadé, de l'autre un disque sur lequel figure le pôle unique (polyèdre de Brehm). Nous retrouvons donc les caractéristiques que Lacan avait pu repérer sur le cross-

¹ voir à ce sujet A. Cochet, *Lacan géomètre*, Anthropos, 1998, p. 7

² JP. Petit, F. Guyot, revue *figures de la psychanalyse*, 2006/2 - n° 14, p. 181-204, Eres

cap, mais nous ne sommes plus embarrassés ici par la symétrie des deux points cuspidaux attachés à ce dernier.



Il convient de ne pas nous laisser rebuter par ces homologies, mais de nous laisser porter par elles. Suivons plutôt les propos encourageants de Douglas Hofstadter : « On ne peut jamais prévoir ce que quelqu'un d'autre verra dans une idée ou dans un ensemble insolite d'idées apparentées, ni où cette intuition à peine entrevue pourra conduire avec le temps »¹.

II) Le Scriptal comme instance de la Lettre et de l'écriture

Nous sommes le 20 décembre 1977. Ce jour-là, Lacan s'exprime en ces termes : « L'analysant parle. Il fait de la poésie, quand il y arrive... L'analyste, lui, tranche. Ce qu'il dit est coupure, c'est-à-dire participe de l'écriture, à ceci près qu'il équivoque sur l'orthographe. Il écrit différemment de façon à ce que par la grâce de l'orthographe, d'une façon différente d'écrire, il sonne autre chose que ce qui est dit, que ce qui est dit avec intention de dire, c'est-à-dire consciemment, pour autant que la conscience aille bien loin. C'est pour ça que je dis que, ni dans ce que dit l'analysant, ni dans ce que dit l'analyste, il n'y a autre chose qu'écriture »².

Reprenons en quelques points les moments-clé de la trajectoire de Lacan au sujet de la notion de Lettre en psychanalyse.

Sa première intervention, au tout début des années cinquante, a été de restituer à la psychanalyse le champ qui lui est propre, champ que les développements post-freudiens avaient fini par désertier. La rénovation de la pratique a donc porté sur la fonction et le champ de la parole et du langage. Cette référence au langage et à la parole, dans le premier enseignement de Lacan, est une manière de fonder une discipline fondée sur l'« histoire du sujet » dans un autre registre que celui de la causalité. La psychanalyse apparaît comme une

¹ correspondances, février 2009

² *Le moment de conclure*, inédit

discipline qui s'occupe de la dimension interprétative, herméneutique, de l'être de l'homme, en opposition à toute réduction scientiste ou à *l'ego-psychologie*.

La première traversée de cette rénovation herméneutique a lieu en 1957, avec le texte « l'instance de la lettre ». Lacan s'intéresse à la structure du langage telle que dégagée par la linguistique saussurienne, en introduisant la barre qui sépare signifiant et signifié. Avec l'opération de l'algorithme de Saussure, il reprend toute l'articulation du sens en termes de fonctions et de variables, c'est à dire en la coupant de toute subjectivité. Le sens dépend d'une articulation de signifiants, car c'est de leurs rapports que le signifié résulte. Au delà de l'autonomie du sujet, Lacan fait donc maintenant valoir l'autonomie du signifiant.

Le sujet qui en résulte est un sujet marqué par les déplacements et les substitutions inhérents au jeu du signifiant. Il est assujéti à une chaîne qui semble autonome au regard de sa parole même, tout comme s'il y avait un écrit dictant sa lettre. L'opération freudienne consiste à isoler ce qui est écrit dans ce qui est dit. Il existe donc une autre dimension que celle du sens, celle de la matérialité du signe qui subsiste indépendamment de sa signification.

A ce moment de l'enseignement de Lacan, la notion de lettre est équivalente à la dimension du signifiant comme telle, en tant qu'abstraction est faite du signifié. L'écrit souligne un mode de subsistance du langage qui se passe du sens et de la présence du locuteur.

Les formations de l'inconscient peuvent être conçues comme ce qui se lit dans ce qui se dit. Dans le lapsus par exemple, tout se passe comme si cette écriture prenait le pas sur la parole elle-même, dans une sorte de triomphe de la lettre.

On trouve chez Lacan de nombreuses références au maniement de la lettre dans le savoir textuel, notamment dans le champ de la lecture des textes religieux tel qu'il s'est déployé dans l'histoire. Dans le séminaire *l'Envers de la psychanalyse*, il fait par exemple référence au *Midrach* : « il s'agit là d'un rapport à l'écrit soumis à certaines lois qui nous intéressent éminemment. En effet, ..., il s'agit de se placer dans l'intervalle d'un certain rapport entre l'écrit et une intervention parlée qui y prend appui et s'y réfère ».

Il y a cependant un deuxième temps dans l'élaboration lacanienne, au cours duquel la notion de lettre change de statut, et nous éloigne encore plus de l'herméneutique des temps premiers. Il ne s'agit plus alors de considérer le signifiant comme ce qui se lit dans ce qui est dit, mais de l'appréhender en dehors de sa lisibilité, dans sa matérialité, plutôt comme *a litter*, un déchet. Le signifiant est ici réduit à son unarité, coupé de tout renvoi à un autre signifiant. Dans son opposition à la parole, la lettre désigne maintenant ce qui du signifiant, en tant que coupé de l'Autre, rejoint la jouissance. La lettre est un élément de non-sens qui a rapport à la jouissance.

Nous sommes renvoyés à une autre conception de l'inconscient, qui inclut la jouissance même de son chiffrage. La lettre rejoint le réel, non pas au sens de la représenter, mais au sens d'en être un « bout », si l'on peut dire. L'accent mis sur la lettre indique maintenant une autre dimension que celle de la lecture, que la lisibilité de l'articulation signifiante. Cela introduit la dimension d'illisibilité, un *pas-à-lire*, qui est celle de la jouissance. Il y a une jouissance du chiffrage et du comptage dans l'inconscient.

Enfin, le symptôme ne relève plus seulement de ce qui peut de l'inconscient se traduire en signifiants, mais aussi de ce qui est *Lust*, jouir.

La différenciation entre signifiant et lettre apparaît clairement dans *Lituraterre*. Si la lettre n'a pas le même statut que le signifiant, elle n'en est pas non plus, pour Lacan, complètement détachée. Pour qu'il y ait de la lettre, il faut que d'abord il y ait un signifiant. Lacan insiste pour souligner que la lettre n'est pas une impression, ce n'est pas quelque chose d'imprimé dans l'inconscient, elle n'est pas non plus première par rapport au signifiant, mais

elle peut symboliser certains effets de signifiants, elle est une conséquence du langage. La lettre se détache du signifiant en ce qu'elle ne relève pas d'un semblant, elle est matérielle. Dans *Lituraterre*, elle se présente comme ravinement, un ravinement qui est un effet du signifiant, elle est donc seconde par rapport au signifiant.

Dans ce qui suit, nous allons prendre quelques distances avec cette position de Lacan. Commençons par faire nôtre cette idée que la psychanalyse trouve un de ses terreaux dans le judaïsme de Freud, c'est à dire dans un certain rapport au traitement à la lettre d'un texte sacré. C'est qu'en effet l'inconscient qu'il découvre se trouve régi par des mécanismes littéraires, perceptibles aussi bien dans les rêves, les actes manqués ou les symptômes. La religion juive s'efforce en particulier de tirer un dire autre des textes sacrés à partir de combinaisons scriptales. C'est ce que souligne Lacan dans *Radiophonie* :

« Le Juif, depuis le retour de Babylone, est celui qui sait lire, c'est-à-dire que de la lettre il prend distance de sa parole, trouvant là l'intervalle juste à y jouer d'une interprétation.

D'une seule, celle du Midrash qui se distingue ici éminemment. En effet, pour ce peuple qui a le Livre, seul entre tous à s'affirmer comme historique, à ne jamais proférer de mythe, le Midrash représente un mode d'abord dont la moderne critique historique pourrait bien n'être que l'abâtardissement. Car s'il prend le Livre au pied de sa lettre, ce n'est pas pour la faire supporter d'intentions plus ou moins patentes, mais pour [...] tirer un dire autre du texte : voire à y impliquer ce qu'il néglige (comme référence), l'enfance de Moïse par exemple.¹»

Dans la perspective freudienne, les mécanismes littéraires font déjà partie du travail de l'inconscient. Cependant, nous pouvons considérer que c'est parce que Freud était orienté par l'esprit du Midrash qu'il a pu mettre le doigt dessus, tant pour la grammaire de l'inconscient que pour le thème sexuel qui fait partie du niveau du Sod dans la religion juive, soit du secret par excellence.

La méthode freudienne consiste pour une part à traiter le texte des rêves, mais aussi celui du discours du patient en analyse, à la manière d'un texte sacré. Comme dans la mystique juive, il convient en analyse de lire au delà de l'enveloppe qu'est le texte manifeste. On retrouve chez Freud la même attention aux mots, aux chiffres et aux lettres. « Il n'y a pas une seule lettre de l'Écriture qui ne cache des mystères » dit le Zohar. La Thora apparaît ainsi comme un cryptogramme devant être déchiffré, et renvoyant à des significations cachées.

Freud est donc inspiré par ce substrat culturel, par cette culture de la Lettre, que la tradition rabbinique a poussé bien plus loin que ce qui se pratique dans les différents cultes du monde entier. Le traitement juif de la Lettre est unique dans l'histoire des religions, et nous pousse à penser qu'il vient rendre compte de mécanismes présents en chaque sujet.

C'est cette réinscription dans le sujet que va opérer Freud, par une opération de déplacement du traitement judaïque de la Lettre. Du traitement de la lettre, il montre la pertinence absolue, particulièrement palpable dans le champ de la psychanalyse : les symptômes, les lapsus, les actes manqués et les processus du rêve apparaissent tous comme des effets de lettres.

On voit bien que la prise en compte de la tradition juive, loin d'être en position d'invalider la trouvaille freudienne, vient repositionner celui-ci comme passeur du champ religieux au champ subjectif, dans un mouvement inverse de celui qui a été opéré par la religion.

Développons maintenant un autre point de vue : il nous paraît impossible de faire l'impasse sur l'œuvre philosophique de Jacques Derrida concernant la question de l'écriture

¹ J. Lacan, *Radiophonie*, *Autres Ecrits*, Seuil, p. 428,

dans la psychanalyse, sans qu'il soit nécessaire pour autant de s'inscrire dans son sillage direct.

L'ensemble du parcours théorique de Derrida est articulé à la problématique de l'écriture. C'est cet axe théorique qui constitue son centre majeur d'intérêt effectif. Au point qu'il a affirmé, dans son ouvrage *De la Grammatologie*, d'une façon catégorique et même intempestive, qu'il n'existait rien en dehors du *texte*.

Ses prises de position contre la conception de l'être comme *voix* sont particulièrement fermes, d'où sa condamnation du dernier Heidegger, celui de *L'être et le temps*, et de *L'Introduction à la métaphysique*.

La référence à la voix n'est nullement arbitraire, car en tant que *phonè*, elle a dominé la totalité de la métaphysique occidentale, depuis Platon et Aristote. C'est par l'intermédiaire de la voix, en effet, que l'être se plaçait réellement et immédiatement comme une *présence*, comme le dit Aristote dans *De l'interprétation*. Dans cette perspective, la voix est la productrice des premiers symboles, et jouit donc d'une proximité immédiate avec l'âme. La voix occupe une position privilégiée en exprimant immédiatement l'état de l'âme, qui réfléchit les choses par pure similitude naturelle. Entre l'être et l'âme, entre les choses et les affections, il y a un rapport de signification naturelle. Cela revient à dire qu'entre l'âme et le logos il existe une relation de symbolisation conventionnelle. La première convention, qui se rapporte immédiatement à l'ordre de la signification naturelle et universelle, se produit comme langage parlé. Le langage écrit ne ferait que fixer les conventions, liant entre elles les autres conventions.

Le psychanalyste Joël Birman souligne qu'avant Aristote, Platon avait déjà dénigré l'écriture au regard de la voix¹. Pour lui, l'écriture n'était qu'un registre de ce qui était produit de façon vivante par la parole. C'est la parole qui évoque la présence pleine de l'être, ainsi qu'il le dit dans « Phèdre ». Dans cette perspective, l'écriture est de l'ordre du venin et non du remède, ce qu'énonce Derrida dans *La pharmacie de Platon*.

Dans la lecture de Derrida, la tradition de la voix est constitutive de la métaphysique occidentale, également marquée par le *logocentrisme* et par l'*épistémè*, et sa promotion de la présence immédiate de l'être est la plus éloquente de ses caractéristiques. Le logos et l'épistémè sont les corrélatifs de l'impératif de la présence. Présence immédiate de l'être dans l'âme comme conscience, dans la mesure où le sujet se constituerait dans ce rapport.

Ce n'est donc nullement un hasard si cette approche atteint son apogée et sa crise avec la phénoménologie, tout d'abord avec Hegel puis avec Husserl. Cette tradition de la voix entre en crise à partir du développement de l'écriture scientifique au XIXe siècle. Durant les dernières décennies, le développement du discours des sciences ne permettait plus de le traduire dans le registre du langage parlé. La mathématisation des discours scientifiques, toujours plus complexe, rendait peu à peu impossible leur réduction au registre de l'écriture phonétique.

En fait, pour Derrida, toute la tradition métaphysique est aussi *phonocentrique* – contrepartie nécessaire du logocentrisme. Ce pourquoi la phonologie a été placée au centre conceptuel de la linguistique moderne, tandis que Saussure, Trubetzkoy et Jakobson ont réduit l'être du langage à sa structure phonétique. Pour Birman, La linguistique moderne est entièrement basée sur les présupposés de la tradition métaphysique de la voix.

Dans la lecture de Derrida, la *déconstruction* de la tradition du logocentrisme, produite au cours de l'histoire de la métaphysique occidentale, a fini par provoquer la réintroduction de ce qu'elle avait exclu, à savoir la problématique de l'écriture. Il n'existe donc aucun volontarisme philosophique dans le geste théorique entrepris par la déconstruction, dans la

¹ J. Birman, Derrida lecteur de Freud, Figures de la psychanalyse, N°15, ERES, 2007, p. 201 à 218.

mesure où elle est le point d'arrivée d'un long processus historique à l'intérieur de la métaphysique elle-même.

Ce que Derrida conçoit comme écriture comprend toutes les modalités d'écriture fondamentalement *non phonétiques*, l'écriture phonétique ayant été constituée à une époque postérieure de l'histoire. Le langage tissé conçu par Leibniz en est un exemple privilégié dans l'histoire de l'Occident. L'écriture chinoise, bâtie par des idéogrammes, témoigne de ce que l'Orient s'est ordonné selon d'autres fondements philosophiques, bien différents de ceux établis en Occident. De même, l'écriture égyptienne des hiéroglyphes s'est détachée dans l'Antiquité, et comme une énigme, a fortement marqué par son caractère non phonétique, l'imaginaire occidental jusqu'au XIXe siècle, où elle fut déchiffrée par Champollion. Freud compara le langage des rêves, du fait de son non-phonétisme, aux écritures chinoise et égyptienne. Ce que Derrida entend souligner dans cette démarche de soutien de l'écriture comme telle, totalement opposée à la tradition dominée par la voix, c'est l'existence d'une *pensée du trait*. Cette modalité de pensée s'oppose fondamentalement à la tradition du logos ; elle est le corrélatif de l'écriture et contribue à sa restauration avec la déconstruction de la métaphysique occidentale.

Venons-en donc à formuler notre hypothèse, et donc à préciser ce que nous avons jusqu'à présent noté « instance X ». Cette hypothèse sera radicale, et notre souhait est bien sûr d'examiner jusqu'où elle est susceptible de tenir face à la critique et aux réfutations. A quoi cela nous mène-t-il de donner à l'écriture et à la lettre le statut d'une catégorie, comparable au Symbolique ou à l'Imaginaire ?

Disons tout de go que le **signifiant** nous paraît être à la croisée de deux registres. Sur le versant du sens, il concerne la parole, le discours. Il concerne la partie du Logos qui touche à la production d'effets de sens, par concaténation d'éléments signifiants dans la parole.

L'autre partie du Logos relève du versant rationnel et logique. Il concerne cette fois-ci les effets de lettres. La logique ne se constitue en effet qu'à partir de traces écrites.

Ce que nous avançons, c'est que les deux faces du signifiant ne relèvent pas de la même structure :

-il y a la structure qui régit la circulation des chaînes de signifiants, et nous souhaitons montrer que celle-ci se trouve articulée à la pulsion, et que donc elle a trait au désir, soit à la course vers l'objet manquant. C'est là la voie royale de la psychanalyse.

-il y a la structure qui ordonne le jeu des permutations de lettres en tant que telles. Il y a un registre, un ordre spécifique à cet égard : c'est celui que nous nommons : le Scriptal. Il concerne, entre autres, la psychanalyse, mais en particulier la question de l'identité.

Cette nouvelle partition n'est pas sans affecter l'entité même du « Symbolique » lacanien. Car lui aussi, en tant qu'ordre, se trouve être un aggloméré d'éléments signifiants et d'éléments logiques présents sous forme de traces.

Tentons, à la façon de Derrida, de réaliser une déconstruction en quelques points du concept de Symbolique. Nous constatons que Lacan en donne des éclairages multiples tout au long de son enseignement :

- Cybernétique, enchaînements logiques, présence / absence, graphes, automates, réseaux, automaton, *Lettre volée*, binarité logique, le *fort da* (ça s'écrit)
- Parenté, Échange, reconnaissance de l'autre, structuration des places (anthropologie structurale), alliance et filiation (apports de Lévi-Strauss)

- Les interdits fondamentaux, inceste, retour dans le sein maternel, le père mort, le père symbolique, La Loi et le désir, Le nom du Père, la tiercéité
- Les chaînes de signifiants, métaphore et métonymie (apports de Saussure)
- Les monuments, Les blasons, L'héraldique, Les rituels, Le chiffre (ça se grave)
- Le sacré, L'imprononçable, Transcendance
- Mathématiques, Analyse, Algèbre, Topologie (ça se trace)
- Manque dans la structure, castration, élision d'une pièce, d'une lettre, d'une partie du corps, sexuation, « Troumatisme »
- Ordre des semblants que sont les signifiants

Si l'on veut déconstruire le Symbolique, considéré comme un ordre composite, alors il faut différencier un ordre Scriptal à part entière, marqué par ses propres lois, et un ordre langagier auquel nous donnerons précisément le nom de Logos, muni lui aussi de ses règles propres.

Voilà le pari osé que nous proposons, en sa radicalité. Mais encore faudra-t-il examiner si l'introduction de ce concept possède un sens et s'avère productive en ce qui concerne les structures cliniques auxquelles la psychanalyse se trouve confrontée.

Pour l'heure, Scriptal, Logos et Imaginaire deviennent les trois instances fondamentales, structurées de la même façon mais avec des briques élémentaires différentes. Il s'agit bien là de structures au sens le plus courant du structuralisme classique, c'est à dire regroupant des éléments qu'on ne peut définir que négativement les uns par rapport aux autres, mais possédant aussi un élément particulier, un élément « neutre » ou « blanc » permettant la circulation de tous les autres. Les éléments diffèrent ici : signifiants pour le Logos, lettres pour le Scriptal et imagos pour l'Imaginaire.

Le schéma borroméen lacanien s'en trouve conservé, mais au prix d'un redéploiement des catégories qui le constituent. D'autre part, le Réel n'est pas une catégorie comme les autres, car il ne possède pas de consistance propre. Bien plutôt doit-on le positionner au point de coinçage du borroméen, ou le localiser comme on l'a vu dans l'entre-deux des instances.

Par ailleurs, les deux versants du signifiant lacanien ne s'appuient pas sur les mêmes dimensions de l'espace : espace de dimension une pour la chaîne signifiante (même si elle peut se boucler ou se torsader dans un espace à trois dimensions, d'où l'importance de la théorie des nœuds en psychanalyse), et espace de dimension deux pour l'assemblage des lettres, toute écriture trouvant assise sur une nécessaire surface. Le recours lacanien à la topologie est donc parfaitement justifié. Il s'agit bien de tenter de rendre compte, parce que l'inconscient y trouve sa forme, des articulations spatiales entre les différentes dimensions de l'espace. Les objets topologiques se caractérisent en effet par leur type de surface, la nature de leurs bords, le nombre de trous qu'ils enserrent ou de croisements auxquels ils donnent lieu, leur orientabilité. Ces caractéristiques sont celles des supports de l'enroulement des chaînes de signifiants ou de l'inscription de textes fondamentaux pour le sujet. Le fait qu'il soit parfois possible de passer d'un objet topologique à un autre, par diverses opérations

(coupures, raboutages, recollements, ...) peut en effet nous servir à penser, pour ensuite mettre cette pensée en acte, les différentes opérations à l'œuvre dans les processus inconscients.

Mais qu'est-ce que cela change véritablement d'introduire le Scriptal ? Sans doute, cela vient relativiser la place centrale dévolue au langage parlé, à la parole, voire entraîne une mise en cause d'un certain logocentrisme déjà longuement dénoncé par Derrida. L'introduction du Scriptal est donc lourde de conséquences, mais ne vient cependant pas remettre en cause le corpus des concepts de la psychanalyse tels que Lacan a pu les formaliser à la suite de la relecture de l'œuvre de Freud. Ce concept est peut-être à même de nous ouvrir quelques portes nouvelles dans la direction de la compréhension des psychoses, le recours à l'écrit, sous toutes sortes de formes, ayant depuis longtemps été remarqué comme système sinthomal chez le psychotique.

Comment faut-il donc entendre ce néologisme, le « Scriptal »? Eh bien, il faut l'entendre comme un Ordre au sens philosophique, mais aussi comme une structure au sens logique et mathématique. L'on peut du reste s'étonner que Lacan, pour qui la question du statut de l'écrit dans la psychanalyse a été une des préoccupations majeures, ne l'ait jamais porté sur le même plan que celui des catégories fondamentales dont il fait usage.

La voie retenue par Lacan est celle de l'antériorité du langage sur l'écriture. C'est pour lui dans un monde déjà soumis aux lois du langage qu'une écriture peut émerger. Dans son article *Litturaterre* (1971), il répond du reste à Jacques Derrida, qui avance quant à lui le fait irréductible de la primarité du trait et de la rature, bref de ce qu'il appelle l'« archi-écriture ».

Pour nous, parler de Scriptal, c'est faire cas de la Lettre Maître, L1 dirons-nous, celle-ci étant tout à fait comparable au S1 mais sur un autre plan, et qui s'incarne dans la griffe, la marque, le sceau, le chiffre, mais aussi bien le blason ou le cartouche, bref de tout ce qui relève de la signature pour le sujet. C'est faire état de la combinatoire des lettres qui nous déterminent, la Lettre étant à entendre au sens large, allant par exemple des scarifications corporelles jusqu'aux formules mathématiques les plus avancées, bien au-delà donc des écritures phonétiques. Cet Ordre n'aurait pas seulement à voir avec l'écriture du langage, il serait à concevoir aussi bien dans les productions de l'art ou de la logique. C'est dans un monde déjà structuré par l'écriture, et en tant que déjà écrit, que le sujet émerge. La forclusion de la Lettre-Maître pourrait bien, en particulier, entraîner une série de conséquences ontologiques, plus particulièrement palpables dans le champ de la psychose.

Logos et Scriptal ne se recouvriraient donc pas, et seraient par contre en mesure de s'analyser l'un l'autre. Il y a certes du langage avant que l'homme ne dispose d'un moyen de noter celui-ci par lettres (fût-ce des par des idéogrammes), mais inversement, il y a d'emblée de l'écrit chez l'être humain, auquel le symbolique, porté rappelons-le par des combinaisons de signifiants, vient donner sens secondairement.

Les conséquences de cette nouvelle appréhension de l'instance de la lettre peuvent être approchées dans des champs aussi divers que les arts plastiques, la littérature, les mathématiques (théorie des nombres, topologie des surfaces et des nœuds), et même dans celui de l'ésotérisme.

Risquons maintenant une formule : la Lettre est au graphème ce qu'est le Signifiant par rapport au phonème.

Si le phonème est la plus petite unité distinctive de la langue qui discrimine le sens, le graphème est la plus petite unité distinctive et significative de l'écriture. Lacan s'appuie sur Saussure dans la définition qu'il donne du signifiant, comme élément de pure négativité, c'est

à dire comme n'ayant de valeur que différentielle par rapport aux autres signifiants. Mais il met l'accent sur l'autonomie du signifiant par rapport au signifié, qui relève quant à lui de glissements imaginaires. De la rencontre de l'être avec le système des signifiants va jaillir le sujet, en tant que le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant.

Il est faux de penser que la lettre ne relève pas du même registre de négativité. Son inscription sur un plan nous trompe à cet égard, et nous donne une impression de matérialité. Elle n'est jamais isolée et fait partie d'un système combinatoire. Elle est en cela à concevoir dans un homomorphisme avec le graphème, qui est lui-même un assemblage de traits graphiques primaires combinés. Notons encore que si le principe de négativité du signifiant s'accommode plutôt d'une seule dimension de l'espace, la combinatoire des lettres s'appuie toujours sur un espace de dimension deux¹.

Le respect de ces définitions nous permet d'envisager une extension considérable de la notion de lettre. En effet, au delà des écritures idéographiques et alphabétiques, bon nombre de productions artistiques correspondent à ces critères. Sur les parois néolithiques, par exemple, les formes combinées de bisons différenciés semblent déjà relever des caractéristiques de la Lettre.

Notons encore que s'il existe des « traits distinctifs » en phonologie, soit des éléments fondamentaux qui composent les phonèmes en fonctionnant à partir de couples d'opposition, il y a tout aussi bien des traits primaires qui se trouvent combinés dans la constitution des graphèmes. Ces « traits primaires » ne discriminent rien, ils n'ont pas non plus de signification. En cela, ils se rapprochent des *Einzigiger Zug* repérés par Lacan dans le deuxième type d'identification décrit par Freud. Ils renvoient également à l'écriture des bâtonnets, généralement placés en rangée dans un but de comptage. Les traits réguliers observés sur les os de rennes au Magdalénien en relèvent. Tant qu'ils ne sont pas constitués en graphèmes, ces traits semblent liés au calcul, et donc au nombre. Le chiffre est du reste un cas particulier de la lettre. L'étude du développement de l'écriture dans la civilisation mésopotamienne montre bien que les signes venant coder le langage prennent progressivement la place des premiers marquages qui, eux, ont trait à la comptabilité. Une attention toute particulière doit être réservée à l'apparition sur la surface des bulles de *calculis*, ces boules d'argile contenant des jetons servant aux transactions comptables, du sceau du propriétaire ou de l'huissier : il s'agit de l'écriture d'un premier L1, une Lettre-Maître servant à l'authentification.

Alain COCHET
juin 2016

Si cette approche vous intéresse, vous pouvez consulter mes deux ouvrages sur la question :
-*Le Scriptal / Lacan et l'instance de la Lettre*, L'Harmattan, 2011
-*De la Lettre à l'Être / Essai d'anthropologie clinique*, L'Harmattan, 2015

¹ Lacan nous suggère que l'Imaginaire repose sur la dimension trois.